

Mai
1924

LA DANSE

Deux
Francs



Mme Elisabeth NIKOLSKAJA, la célèbre étoile des Ballets Russes,
première ballerine du Théâtre National Tchèque de Prague, dans le rôle de la Princesse Odette du *Lac des Cygnes*

LA DANSE

DANCING -:- PARIS-DANCING et DANSE DE NOS JOURS RÉUNIS

DIRECTION - RÉDACTION
ADMINISTRATION
15, Avenue Montaigne
PARIS (VIII^e)

PARAISSANT CHAQUE MOIS
LE NUMÉRO : DEUX FRANCS

R. C. Seine 208.472 B

ABONNEMENTS :

France 20 francs
Étranger 25 —
Téléph. : ÉLYSÉES 72-45-72-46

4^e Année.

N° 44

Mai 1924

ÉDITIONS JACQUES HÉBERTOT

Abonnements pour un An :

France et Colonies 20 francs
Étranger 25 —

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner à M. l'Administrateur de

LA DANSE

15, Avenue Montaigne, PARIS (VIII^e)

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
à la Revue *La Danse*, à dater du

Vous trouverez sous ce pli la somme de fr.
en mandat postal, billets de banque, chèque (1).

Signature :

Nom et adresse (écrire très lisiblement) :

(1) Rayer les mots inutiles.

ÉDITIONS JACQUES HÉBERTOT

Les Courriers

Littéraire

Artistique

Musical

Cinématographique

DE

PARIS-JOURNAL

SONT LES PLUS VIVANTS

PARIS-JOURNAL EST UNE FEUILLE
JEUNE, LIBRE ET DE BONNE HUMEUR

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

LE NUMÉRO : 0 fr. 25

Abonnements à cent n° :

Paris 10 francs.
Provinces 15 —
Étranger 20 —

THE DANCING WORLD

Mensuel 1/—

Abonnement : 14/ par an

*Ce Journal est le plus
artistique et le plus
autorisé de son genre.
Plein de Nouvelles et
d'illustrations pour
les amateurs de danse.*

Administration :

177a Kensington High Street, LONDON W. 8

ANGLETERRE

THE BALL ROOM

Le meilleur marché, le plus vivant et le plus
populaire des Journaux de Danse de Londres

Description des dernières nouveautés

**Articles d'experts sur la technique
des danses d'Opéra et de Salons
Offrant un intérêt spécial :**
The "BALL ROOM" ILLUSTRÉ

Abonnement : Sept shillings et six pence par an, franco.

Bureaux : 10 Essex Street, Strand, LONDON. W. C. 2



LA DANSE A TRAVERS LE MONDE PARIS

22 Février. — TROCADERO. — *Vana Yami.* — A ce pauvre gala Delna, dont l'affiche était si prometteuse à défaut du spectacle, Mlle Vana Yami, dont nous avons déjà parlé lors de notre compte rendu de la revue de la Cigale, reçut un accueil des plus chaleureux. Il n'était pas dû au fait qu'elle était la seule vedette qui se fut dérangée. Ce furent ses simples dons d'harmonie délicate qui le lui valurent, et à très juste titre.

L'atonie de ce gala la servit, car il mit en valeur toute sa sensibilité qui se cache sous une exécution parfois sévère, mais qui, peut être à son insu, subsiste, aiguë, prompte, impérieuse. Et nous ne nous en plaignons pas, car ses danses reflètent une sincérité qui ne redoute ni l'audace, ni la naïveté, ni même l'imperfection, ce que peu d'artistes peuvent se permettre. Celle-ci ne lui laisse en effet rien perdre de sa spontanéité, de son originalité, de sa « ligne » élégante, svelte et eurythmique au possible.

Les danses de Vana Yami reflètent exactement un tourment d'amour avec ses clartés incertaines, ses visions fugitives et brèves, son pittoresque et son étrangeté.

A les voir, on éprouve le souci de suivre ses arabesques, de démêler son mystère obscur, de découvrir ses invisibles fresques, on éprouve aussi la douceur de sentir qu'il y a quelque chose dans le tabernacle, que Vana Yami est, lorsqu'elle danse.

29 Février. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — *Dernier entretien de M. André Levinson sur la Danse.* — La causerie de M. Levinson sur *L'esprit de la Danse espagnole* avait obtenu un tel succès que celui-ci se vit obligé de la reprendre à ce 47^e Vendredi de la Danse.

Ce qu'elle était, nous en avons déjà rendu compte en son temps. Dans une langue d'une couleur extraordinaire, M. Levinson donna, de nouveau à tous les nombreux infortunés qui cherchaient, avec des gestes d'aèdes maladroits, à scruter le visage d'ivoire de la danse espagnole, le mot « Sésame ». Il

leur ouvrit ainsi les huis de l'autel, où Mlle Argentina notamment, renferme ses grands fatras de rêves admirables et leur secret.

Cette exquise artiste ajouta au programme quelques danses nouvelles qui furent acclamées et bissées, tant elles avaient été exécutées avec la magie, la virtuosité qu'on lui connaît. Son pouvoir d'évocation, la force de son harmonie imitative, son interprétation sensible, chaleureuse, puissante, humaine se sont montrés à nous de nouveau dans un éclat irrésistible et dans un grand souffle d'humanité et de vérité.

M. Levinson nous fit ressortir toute la sève riche et féconde qui gonfle pareil style,

Conférencier et interprète furent associés dans un triomphe, bien réconfortant pour tous les vrais amis de la danse.

1^{er} Mars. — LE THÉÂTRE ESOTÉRIQUE. — *Mlle Nadja.* — Le Théâtre Esotérique, au milieu d'un spectacle dramatique fort copieux et d'excellente qualité, nous offrit une série de danses de Mlle Nadja. Nous avons déjà remarqué cette artiste au cours d'une fête donnée au Palace Hôtel, où son art original nous était apparu digne d'intérêt.

Il était toutefois bien davantage dans son cadre dans ce théâtre de Berthe d'Yd et Paul

Castan, dont le but est d'ouvrir un nouveau domaine d'investigation en soulignant, au lieu de le masquer, l'esotérisme d'œuvres modernes ou classiques.

Et, de ce chef, Mlle Nadja, qui nous apparaît en pureté — pour employer ce joli vieux mot qui se disait pour : en pur être — c'est-à-dire, nue ou quasi et qui danse très austèrement, accompagnée seulement d'un gong qui ne fait que scander ses exécutions, nous fit surgir à souhait par son art, et dans une atmosphère adéquate, toute une éternité de silence et d'amour.

Car les danses qu'elle nous montra étaient l'illustration de six poèmes de G. Constant Lounsbéry, car le corps de Mlle Nadja est aussi beau que



Mlle VANA YAMI

Le style de cette artiste n'offre cependant pas à Terpsichore un butin — ce qui serait exotérique — car elle n'est jamais qu'un marbre de Paros impassible, glacé dans sa grâce sereine. Mais elle sait donner à ce marbre pur la forme de l'idée et de la sensualité du poète. Elle sait être même au besoin l'ardente déité dont la convulsion d'un moment semble être à jamais figée par la fatalité, fixée par le ciseau d'un maître-statuaire.

Et c'est pour le spectateur d'une étrange douceur et d'une bien pure jouissance où il faut reconnaître d'ailleurs que la chorégraphie en elle-même entre pour très peu.

2 Mars. — TROCADERO. — *Mlle Romana et son Ecole de danse.* — Les magies musicales l'orgue, le plus puissant, le plus riche et le plus majestueux des instruments les résume en quelque sorte et les réunit dans un admirable accord que beaucoup de poètes, et en particulier Lamartine, ont chanté. Il fut d'ailleurs, comme on le sait, l'inspirateur de la grande musique du Moyen Age et de la Renaissance.

Il était donc naturel qu'une danseuse s'en inspirât un jour, bien que le péril en fut grand. Le mérite en revient à Mlle Romana qui nous convia à assister à un spectacle de danses à l'orgue qu'elle donnait avec son école. L'effort fut attrayant d'un bout à l'autre de la soirée et il sied de féliciter de suite le maître et les élèves du succès qu'ils remportèrent.

Que l'on n'aille pas croire que les danses exécutées avec le seul accompagnement de l'orgue présentent un caractère d'altière et froide majesté! L'art de Mlle Romana se plie à toutes les nuances de cet instrument, lesquelles peuvent être aussi graves que vives, aussi austères que primesautières. Il est aussi varié d'inspiration et d'exécution que sont différents les thèmes sur quoi elle œuvre. Ses divers dons de souplesse, de grâce, d'eurythmie, d'élévation, elle ne fait pas que les posséder, elle les répartit encore à foison parmi ses disciples, assouplis à une technique experte et qui dansent toutes avec une pénétration, un enthousiasme qui fait oublier bien des défauts.

Dans le *Journal des Morts du Mont Saint-Michel* qui évoque une Bretagne fervente et pieuse, dans la *Suite Gothique* de Beelmann qui rendit à merveille tout le mystique du Moyen âge, dans les *Heures bourguignonnes* rustiquement fraîches et bucoliquement galantes, nous applaudîmes des attitudes, des couleurs, des mouvements vigoureux, qui, pris un à un, auraient sans nul doute bien des défauts mais qui dans l'ensemble sont scrupuleux, harmonieux et par cela même dégagent de la chaleur, du chatoiement et une puissance de rythme qui impose l'oubli de certaines réserves qu'on serait tenté de faire au point de vue chorégraphique.

Mlle Romana dans la *Danse lente* et le *Prélude* nous montra, seule, son talent. Il manifesta une sensibilité qui ne dépasse pas assez son but et une technique heureusement sacrifiée par ses dons, son discernement et son goût.

C'est grâce à toutes ces qualités qui appellent des réserves qu'elle sut tirer parti avec honneur du magnifique instrument qu'est l'orgue. cette médiévale flûte de Pan et, selon Hugo « le seul gémissement qui mêle aux cieux la terre ».

On voit que la tâche était rude. Nous ne pûmes atteindre cette fois que les limbes, mais le ciel en était bien proche.

5 Mars. — THÉÂTRE MONTMARTRE. — *Jeanne Ronsay et son école.* — Le *Tréteau Latin*, dirigé par M. Robert de Jarville en nous présentant des danses de Mlle Jeanne Ronsay et de son école nous offrit une soirée qui fut, en tous points, réussie.

Dans les œuvres de Constantin Gilles, Robert Montfort, Hélène de Collias, Gabriel Dupont, Erik Satie, Poulenc, Debussy et Florent Schmitt, Mlle Jeanne Ronsay et Mlles Herbot, Black-Brison, Garnier, Willaume, etc., nous charmèrent une fois de plus par leurs danses qui témoignent d'un constant souci de progrès.

Tout en gardant l'amour des harmonies finement nuancées, elles nous ont semblé en effet plus colorées sans pour cela abandonner en rien leur gymnique et leur sobre virtuosité qui fait toujours apparaître les solides qualités de souplesse, de grâce et d'eurythmie par quoi la beauté des lignes de l'exécutante s'avère si complètement.

On sent de plus en plus chez Mlle Ronsay et chez ses élèves que leur âme cherche à s'exprimer par le corps et vient vitaliser et harmoniser leurs mouvements. Sans entrer dans les détails de la méthode où nous ne voyons, nous, se révéler qu'une probité scrupuleuse d'artiste, sans en considérer le point de vue athlétique, jugeons la à ses résultats artistiques lesquels méritent de retenir l'attention.

Ils sont en effets surprenants de force et de sincérité et ne peuvent être surgis que d'un art d'inspiration délicate, de vues subtiles et de moyens élégants. Ils marquent une œuvre et la font racée, de fine encolure, de contours suprêmes et d'essence rare, à tel point que nous sommes tentés de refuser à cette œuvre l'accès du palastre,

Cette eurythmie n'est-elle pas par excellence exploratrice et pénétrante? Ne doit-on pas l'aimer plus par son sentiment qui réchauffe et caresse que par la beauté d'un exercice du corps? Son exécution nous fait faire ce que Paul Morand appelle « des promenades à âme ». C'est une gamme d'accents aigus, de notes prenantes qui approche tout de nous, qui nous rend tout familial, pour ne pas dire familial.

Car, ce que est admirable c'est cet attrait qui habite les néophytes de Mlle Ronsay et qui unit actrices et spectatrices dans le même enthousiasme. Les salles sont toujours d'une merveilleuse humanité, si nouvelle, si différente de celle à laquelle nous sommes habitués, qu'il faut bien croire que c'est une esthétique particulière qui atteint cette profondeur inaccoutumée...

Mais cela est une autre histoire qui nous entraînerait trop loin des seules louanges que nous voulons adresser, pour son nouvel effort, à Mlle Jeanne Ronsay pour qui, on devrait créer ce mot : « arthlète ».

6 Mars. — COMÉDIE FRANÇAISE. — *Les danses des « Trois Sultanes ».* — Il eût été piquant de consacrer un nombre important de ces lignes à la



Mlle Jeanne RONSAY

Photo Henri Manuel

Comédie Française. Car ce n'est pas tous les jours que l'on danse à la maison de Molière !

Nous espérons pouvoir le faire en assistant à la récente nouvelle reprise de la jolie et si fraîche comédie de Favart « *Les Trois Sultanes* », enrichie par M. Raymond Charpentier et Mlle Chasles d'une musique, établie sur les airs du temps et des danses également de l'époque.

Hélas, Mme Delvair et Mlles Marie Leconte et Mary Marquet nous ont refusé ce plaisir et, tout en le regrettant, on ne peut cependant, certes, leur en vouloir.

Que dire des danses exécutées par ces Trois Sultanes qui furent pour nous trois fleurs sans tige ? Leurs quelques pas ne firent que bégayer la beauté d'un grand champ désert là où ils auraient pu chanter un somptueux été.

L'excellente idée du divertissement fut mort-née. Le cœur de la Grande Maison n'a pas voulu battre pour des amours nouvelles. Tant pis !

8 Mars. — SALLE DES FÊTES DU JOURNAL. — Mlle Yola. — C'est la direction du Journal qui offrit cette représentation à ses amis. On y créa le *Sketch de la Rose* de M. Dupont et maintes intéressantes attractions vinrent s'ajouter à l'attrait de la soirée. La moindre ne fut pas les danses de Mlle Yola qui furent acclamées, et à très juste titre.

Jeune, jolie, au talent sincère et personnel, Mlle Yola se révéla à nous dans des danses classiques et ultra modernes. Dans les unes comme dans les autres, elle nous fit sentir le contact d'une exquise nature que suggéra d'une façon charmante un assemblage aérien et saltatoire de qualités diverses.

Il nous sera permis de ne pas la préférer dans ses rythmes bousculés, anarchiques et saccageurs, lancés à la volée par un jazz band épileptique, bien qu'elle s'y soit montrée très amusante et curieuse, semblant lancer de tout son joli corps — incontestable loi d'attraction — des parcelles incandescentes, destinées à la formation dans l'espace d'une beauté nouvelle.

Mais quand, couronnée de roses, elle dansa subtilement, lentement, pâle et hautaine, fine et gracieuse, comment eût-on pu ne pas admirer sa venusté, son style expressif et galbé, sa technique simple mais suffisante, bref, la coupe d'un ensemble si harmonieux, d'où le parfum des roses s'évadait doucement jusqu'à nous ?

On peut augurer un bel avenir à cette jeune artiste, malgré ses quelques défauts si évidents qu'elle ne peut que s'en corriger vite.

11 Mars. — EMPIRE. — Spectacle d'inauguration. — Pour son premier spectacle, l'Empire ne pouvait mieux soigner sa partie chorégraphique qu'en la confiant à Mlle Emmy Magliani et à M. Bergé.

Dans le fameux tableau « *Une Soirée à la Malmaison* », ces deux artistes confèrent au cirque-music-hall l'éclat de leurs noms qui ont brillé sur nos plus grandes scènes lyriques. Ils nous ravirent dans une gavotte Directoire et dans un pur adage classique qui, en particulier, eût pris là une réjouis-

sante ampleur si cette soirée de 1804 n'avait pas eu autant d'invités.

Quel dommage en effet que les jolis groupes enlevés ou portés, que les fines pointes de Mlle Magliani, que tout l'art si affiné de ce couple aient été réduits, asservis par la cohue de ces invités de Joséphine qui, s'ils ne départèrent pas les lignes des danseurs, en amoindrirent le relief et la qualité.

Certes, nous cueillîmes malgré tout, et grâce à leur art sans surcharge, toute une gerbe d'attitudes pleines de beauté et d'expression, mais leurs auxiliaires inutiles et encombrants nous empêchèrent de retenir de cet instant enchanté le parfum, le rayon, le bruit d'aile !

Et ainsi, le vol clair de la jolie et blonde Magliani et du souple Bergé ne put franchir la barrière de l'attraction, ce qui était d'ailleurs le but proposé. Ces restrictions faites, il n'en reste pas moins que ce numéro fut en lui-même plein de charme.

Il y avait encore au programme Mlle Yvonne Vallée et Maurice Chevalier. Ils dansèrent. Ils jetèrent avec brio de longs éclats de rire rythmés sans autre loi ni autre charme que ceux de la fantaisie, la fantaisie parisienne, celle qui illumine un visage, un talent, une danse, une salle. On les acclama.

Il y avait aussi Mlle Maryse, danseuse et ses partenaires, les Athens, athlètes. L'unique qualité de Mlle Maryse est d'être belle et d'avoir de bien jolies jambes et cela seul lui évite d'être sévèrement jugée.

Si elle s'était intitulée au lieu de : la danseuse, la belle Maryse, elle eût été applaudie sans réserves et n'eût pas été, pour tous, décevante.

12 Mars. — OLYMPIA. — Loulou, Grégor et Serge. — En des danses mondaines, ces danseurs Loulou, Grégor et Serge, que nous revoyons à l'Olympia, ne restent qu'amusants et extraordinaires de virtuosité amphigourique.

L'intérêt de leur numéro réside — à mon sens — en tant que caricature des danses modernes et si là est leur désir, il est en tous points réussi.

De haute stature, Mlle Loulou dépasse de la tête ses deux partenaires et de ce simple fait, voilà son harmonie et sa grâce naturelles bien mal en point et devenues parodiques, dès qu'elle danse avec eux. Et ils peuvent par la suite exécuter tous trois les pas les plus imprévus et les plus fous, ce n'est toujours que du tabarinage, de la bouffonnerie.

Cette parade chorégraphique, on l'applaudirait — et très justement — si l'on sentait qu'elle est voulue et qu'elle est le but de l'attraction — Mais ce but, n'est-il pas plutôt une démonstration de danses de salon qui veulent être magistralement exécutées et qui ont le défaut de vouloir remplacer l'esthétique par de l'acrobatie. — Or, art n'a rien à voir avec artifice.

14 Mars. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — Mlle Olga Prèobrajenska. — A ce 48^e Vendredi de la Danse, Mlle Olga Prèobrajenska, première danseuse des Théâtres Impériaux de Russie, dansa. Ce fut un triomphe. Comment eût-on d'ailleurs pu résister au charme de cette artiste ?

Par la sorcellerie de sa fraîche personne et de



Mlle MAGLIANI et M. BERGÉ

son art impeccable, tout en étant délicatement fin et primesautier, elle « prend » le public dès son premier pas. Et dès sa première danse, sa séduction opère, ne se contentant pas de lui gagner votre vision mais aussi de lui acquérir votre cœur. Car ce n'est pas un des moindres dons de l'art de cette danseuse qui a su rester étonnamment jeune et gracieuse que de ne pas se borner à parler à nos yeux.

Pour eux, il possède des ressources inépuisables de chaleur, de brio, d'harmonie, de perfection. Pour les yeux aussi, ce classicisme châtié où elle se meut si à l'aise. Mais lorsque le regard est ivre de cette leçon de beau qui nous tenterait de critiquer à jamais sans bienveillance beaucoup de danseuses, le charme des danses de Mlle Prébajenska n'est pas épuisé. Il va se glisser loin en vous.

Tout le Chopin dansé par elle, c'est mélancolique et sensible comme une description de Rodenbach. Le Grieg, et en particulier la *Danse Norvégienne*, c'est l'ensoleillement de petits sentiers sauvages et pittoresques. Le Scriabine, dont l'influence sur la jeunesse russe fut grande, c'est une saisissante opposition qui jette un éclat de trompette.

Si l'on peut ne pas aimer le son de cette trompette qui semble par elle-même un peu fausse, comment ne pas méditer devant les autres exécutions, comment ne les point dévêtir du charme superficiel de la rampe et du tutu, ne point les pénétrer jusqu'à leur cœur même. Et elles ne nous réservent là aucune déception. Leur harmonie, malgré l'audace de certaines réalisations, nous berce. Leur grâce se révèle tout entière. Les sens se calment. On part de là un tantinet ému et rêveur.

Ému, par cet art, revêtu de la pourpre des rois...rêveur, par la crainte que son temple ne soit un jour abandonné.

17 Mars. — THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — « *La Reine de Saba* », avec Mlle Nérysts et M. Stowitts. — Nous avons déjà vu l'an dernier à un Vendredi de la Danse, Mlle Germaine Nérysts, dans l'*Idône* de Maurice Rostand. Elle nous présenta à nouveau ce poème avec *la Reine de Saba*, évocation mystique de M. Mardrus.

De ses danses, je n'ose déchirer grossièrement le sublime tissu, leur sens surnaturel m'en ayant échappé. Défèrent étranger, je m'arrête donc à leur seuil, ne possédant pas la clef d'or du mystère et ne voulant pas faire d'une apparition une croyance.

Mais il m'est agréable de parler des danses corse et espagnole de M. Stowitts, au corps admirable, et qui avait fait tant sensation au dernier Bal des Petits Lits Blancs. Ses danses nous révélèrent ses recherches et sa volonté de simplifier, de dégager les traits dominants de ses sujets. Il les traite en effet à grandes lignes, ce qui leur donne une raideur étrange mais où l'on sent vite le travail très intéressant de l'élimination des détails superficiels et des vains agréments.

Ses dons sérieux, son abatage, ses effets brusques, ses bonds félins le firent acclamer. La sobriété un peu sèche de son style procède en vérité d'une intention si nette et si louable de recherches qu'on ne peut lui refuser des louanges. Son originalité est incontestablement intéressante. D'autant que sa ma-

nière ne restera pas immuable, ses figures témoignant d'une constante évolution qui tend à un but, pour lui, bien défini et qui ne saurait tarder à se préciser. Il a en tous cas d'avance pour lui le public, si l'on en juge par l'énorme part de succès qu'il s'est taillé à ces représentations.

Et enfin, dans une hawaïenne. M. Fidello se montra à nous fort bien doué. Il a de la souplesse, de l'intelligence et de la sincérité, ce qui n'est pas rien. N'est-ce pas en effet l'élément créateur ?

22 Mars. — L'ERMITAGE. — Mlle Suzy Ania. — Dans ce nouvel établissement, nous avons vu la veille du Bal de la Légion d'Honneur, les danseurs Robert Sieille et Annette Mills, qui exécutent quelques danses qui ne nous décèlent rien de bien nouveau mais qui ne sont pas ennuyeuses du fait qu'elles nous dévoilent la grâce des exécutants à défaut de la rutilance de leur style.

Mais au cours de la brillante partie artistique du Bal de la Légion d'Honneur, nous vîmes Mlle Suzy Ania, qui se détacha des autres danseuses, très en vedette et qui mérite bien qu'on retienne son nom.

Nous avons déjà parlé de cette artiste, lors d'un festival donné à la salle Gaveau, où elle parut avec son école, sous le nom de Suzanne Laffond. Mlle Suzy Ania, dans des danses anciennes qu'elle exécuta avec M. Denizart, nous ravit là encore par ses dons personnels qui parent ses danses de couleurs vivantes, harmonieuses et qui assouplissent, d'une inspiration d'un goût charmant, son art qui est d'une sûreté remarquable de lignes. Il a un brio dépouillé de procédés. Il est attirant. Et il n'est pas ce qu'il sera, si Suzy Ania le veut.

19 Mars. — BA-TA-CLAN. — *La Danse des Libellules*. — En l'opérette si attendue de M. Franz Lehar, la chorégraphie joue un assez grand rôle. Cependant son intérêt n'est pas grand pour nous.

Devons nous en effet parler des danses espagnoles et de gigolette de Mlle Kounezoff ? Si oui, pouvons nous en dire autre chose qu'elles sont aimables et honnêtement exécutées dans de somptueux costumes, qu'on y sent une technique fruste, mais un esprit hardi et judicieux qui se tire toujours d'affaire ?

On peut certes s'arrêter un peu plus longtemps aux Goode Sisters, dont on nous avait promis tant de bien ! Elles sont amusantes sans être pour cela d'une fantaisie brillante. Elles possèdent le rythme, un style sans prétention et d'ailleurs peu fertile en ressources. Mais il faut reconnaître que les Dolly Sisters nous ont rendu difficiles pour ces sortes de danses accouplées où les deux corps s'apparient dans le moindre mouvement. Et il n'est pas donné à tout le monde de savoir, comme elles deux, puiser en son propre fonds les ornements de sa danse, ses grâces et ses fantaisies, de se renouveler et de s'amplifier à chaque retour sur soi-même. Les Goode Sisters, à défaut de ce pittoresque et de cette exceptionnelle nature, sont malgré tout plaisantes, fraîches et gentiment banales. Si elles n'étaient pas en contact avec nous, elles sont malgré tout agréablement floconneuses et trépidantes.

Il convient de signaler surtout, et dans l'imitation



Photo Poirier

Mlle Suzanne LAFFOND et M. A. DENIZOT
Leur sujet de l'Opéra dans les menuets et pavanes

au second acte de ces mêmes Dolly, le couple Mlles Dydiane et Wix. Nous laisserons de côté cette dernière pour ne pas lui faire de peine mais nous féliciterons Mlle Dydiane qui danse et parodie avec élégance et agrément et sans céler l'artifice. Elle a à merveille la désinvolture piaffante, l'allure un tantinet égrillarde des Dolly. Comme celles-ci, elle sait être capiteuse, délurée, attrayante et de ses pas fusent, pétillent, le sourire, la malice et la spontanéité.

Ajoutons que Mlle Marie Dubas est délicieuse dans les quelques pas qu'elle égrène parcimonieusement au cours des trois actes, que les Ba-Ta-Clan's Girls agitent fort bien leurs plus ou moins divers et volumineux appâts dont on se montre plus friand que de la chorégraphie qui est de M. Louis Douglas.

2 Avril. — THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — *Premier spectacle des Ballets Romantiques Russes.* — Il nous reste peu de choses à dire sur les Ballets Romantiques russes qui ont été présentés avec la compétence inégalable de notre ami, M. Levinson et avec force détails et documents dans notre dernier numéro.

Il nous appartient de constater cependant que la répétition générale fut un succès et que le public, aussi nombreux qu'enthousiaste, ne sembla pas du tout vouloir penser avec Michelet que l'art romantique, quel qu'il soit, réside surtout dans le laid.

Ah! l'agréable bien qu'inégal spectacle, tout de grâce, de légèreté, de pittoresque rutilant. Ah! les merveilleuses images d'Epinal pour grands enfants que furent *Quattrocento, la Nuit Andalouse* et *la Danseuse et la Larronne*. Quelle collection incomparable de pages burinées avec un admirable souci non seulement de vérité mais de fantasmagorie détaillée.

Bien des félicitations vont à M. Boris Romanoff, à qui revient tout l'honneur de la chorégraphie et qui, par de brèves apparitions, soit en faune, soit en matador, soit en ridicule petit marquis, nous permit d'apprécier ses très heureux dons de souplesse et d'inventive fougue.

Mlle Smirnova, prima ballerina, en gitane et surtout en charmante Carlotta Cesi, — elle est là tout « calice ouvert » — fut exquise de grâce et de charme. Sa technique est brillante et sa sensibilité éperdue y ajoute la douceur d'un rêve qui passe...

Mlle Elsa Kruger, en jeune poète, en Orphée, en Pépita et en cavalière noire, ne manqua pas de beauté, de brio et d'aisance. Ses petits pieds vibrent comme une lyre.

Mlle Claudia Pavlowa, en Madona et en Larronne, montra une dextérité consommée autant qu'éclairée. Son style est preste et sagace.

Il convient de féliciter encore Anatole Oboukoff, danseur avisé et de classe, ainsi que le corps de ballet qui prend sans effort tous les reflets d'âme du poète et du musicien et qui illumine ainsi la route dans la perfection.

M. Pomeranzeff conduisait l'orchestre avec autorité et dextérité.

Quant aux décors de M. Léon Zak, Hossiasson et Bobernann, ce sont des éternités d'amour et de

mort. Ils stimulent l'esprit avec tendre rage. Ils sont d'un coloris lourd et superbe, largement évocateur, d'un parfait équilibre.

4 Avril. — COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — *Edith de Bonsdorff.* — Nous avons déjà vu cette artiste finlandaise dans plusieurs rôles au cours des représentations des ballets suédois. A son retour d'Amérique, le 49^e Vendeedi de la Danse se devait de nous la présenter pour la première fois dans ses créations, seule et sans autre concours que ceux qu'elle tire d'elle-même.

D'agréable plastique, belle, si la beauté est faite de grandes lignes, Mlle Edith de Bonsdorff, aux longues jambes impeccables, nous a montré ainsi une souplesse et un style qui lui permettraient non seulement de traiter ses danses avec toute la maîtrise qu'elle y met actuellement mais d'y ajouter aussi plus d'épanouissement, d'éclat, de couleur.

Ses exécutions revêtiraient ainsi une physionomie plus expressive et n'auraient pas uniformément ce caractère de mélancolie dépouillée, aux formes tourmentées qui les caractérise.

Il est vrai que Mlle Edith de Bonsdorff y perdrait peut-être son caractère car il faut reconnaître qu'elle ne danse pas dans l'atmosphère éblouissante d'un soleil méditerranéen mais dans le gris maussade d'Helsingfors ou de Copenhague.

Son art ne claironne pas toute l'orchestration lumineuse d'un pays chaud même dans sa *Danse Orientale* de Sibelius. Il module en mineur avec de pâles accents venant délicatement nuancer en sourdine une froide clarté que diffuse un ciel voilé et bas.

Son *Sphynx* de Debussy, son *Araignée* de Sibelius, son *Oiseau Malade* d'Hannikainen n'en sont pas moins, et par cela même, pleins de charme délicieux. Et sa *Valse Triste* de Sibelius est extrêmement plaisante par sa plainte infinie, lente et nostalgique.

Avec le concours de M. Kaarlo Floven, de l'Opéra d'Helsingfors, elle dansa encore *Faune et Nymphes* d'Henriques, les *Pèlerins* de Laeson et une *Bacchante* de Glazounow.

Au demeurant, cette manifestation qui nous fit sentir comme les battements d'un cœur sans espoir marqué par le destin et sur qui les siècles passent sans douceur, fut pleine d'agrément.

9 Avril. — PALACE. — *Miss Dolly.* — Si nous revenons aujourd'hui sur le spectacle de cet établissement, c'est qu'une Dolly seule y danse pour le moment et qu'elle s'y prodigue pour notre plus grand plaisir, sans son *alter ego*, atteinte d'une crise d'appendicite, que nous espérons sans gravité.

Il faut voir Dolly danser seule dans ses anciennes danses, dans son sketch des Ambassadeurs "Destiny" et dans une danse apache! Il faut la voir danser avec un partenaire extraordinaire — de rare souplesse — et qui a nom, je crois, Ditricks.

Il faut la voir danser seule, onduleuse, palpitante, exacerbée, vibrante, perverse, exultante, impertinente, avec un peu d'amour dans son sourire et beaucoup de regret dans ses yeux.

Jean BRUN-BERTY.



Photo Isabeu

Mlle Edith de BONSDORFF

A L'OPÉRA

J'arrive un peu comme les carabiniers d'Offenbach pour vous parler de *Siang-Sin*, puisque la répétition générale du ballet de M. Pierre Jobbé-Duval et de M. Georges Huë, a eu lieu le 17 mars. Mais c'est un ouvrage intéressant à plus d'un titre et qu'on ne saurait passer sous silence.

La première impression que produit ce ballet est celle d'un tableau brillant et riche, mais qui demeure néanmoins dans les limites du bon goût. Un pas de plus et nous étions au music-hall ; mais le spectacle conserve cette bonne tenue et cette distinction qui sont l'apanage de l'Opéra.

Les décors de M. René Piot sont fort beaux, chauds de couleur et d'une composition savante. Des lignes raides et quasi-géométriques des colonnes et du trône que l'on voit au second tableau offrent un très heureux contraste avec les arabesques contournées que forment les branches fleuries de l'arbre qui se découpe sur tout le fond du tableau précédent. Les costumes ont été conçus dans des tons discrets qui s'harmonisent admirablement avec le cadre. Leurs teintes sont à la fois brillantes et adoucies, les bleus pâles, les roses, les verts et les jaunes effacés dominant ; au milieu de tout cela, les costumes sombres et guerriers, les casques cerise des enfants, les robes noires et blanches des bouffons jettent des notes plus vives auxquelles se mêlent les éventails d'or.

La chorégraphie s'inspire, comme l'a remarqué M. André Levinson, de la danse Cambodgienne plus que de la danse Chinoise et c'est fort bien ainsi. Ce n'est pas que les documents fassent défaut sur la chorégraphie du Céleste empire. Confucius lui-même nous a parfaitement renseignés sur ce point et le plus ancien ballet que l'on connaisse est l'œuvre d'un empereur chinois nommé Ou-Wang. Mais nous connaissons assez peu les danses chinoises d'ailleurs traditionnelles et d'un sens presque liturgique. La visite des danseuses Cambodgiennes nous a au contraire éclairés sur certaines particularités des danses d'Extrême-Orient. Or le Français, chacun sait cela, ignore résolument la géographie. Pour la majorité des Parisiens, l'Extrême-Orient est un pays dont la Chine, l'Indo-Chine et le Japon sont trois grandes provinces, habitées par des hommes qui doivent être tous pareils puisqu'il ont tous la peau jaune. Cette simplification synthétique ne correspond évidemment pas à la réalité, mais à quoi bon détruire à grand renfort d'érudition, une conception imaginative et peut-être poétique.

M. Léo Staats a tiré de la danse Cambodgienne certains traits caractéristiques de la chorégraphie d'Extrême-Orient. Notre danse classique occidentale, fondée sur les principes édictés par Noverre et Blass, se complait aux courbes gracieuses, aux gestes arrondis, elle évite les angles dont se hérissent au contraire la mimique chorégraphique d'Extrême-Orient. Que l'on contemple les estampes japonaises où des samourais exécutent des pantomimes guerrières, les peintures chinoises évoquant la « Danse des Plumes » ou celle « des Armes » ou les dessins que Georges Groslier a rapportés du Cambodge, on remarque que le danseur ou la danseuse se présente le genou en dehors et plié, la jambe d'appui demeure infléchie, les coudes forment les angles, le talon frappe le sol et non la pointe du pied, le poignet « se casse », le danseur ne quitte pas le sol pour bondir. La danse d'Extrême-Orient est absolument à l'opposé de la nôtre.

M. Léo Staats s'est inspiré de ces caractéristiques, mais sans s'y attarder trop lourdement ; la chorégraphie de son ballet demeure occidentale, discrètement colorée d'une teinte d'exotisme. La variation que danse au pre-

mier acte Mlle Camille Bos en est un exemple frappant. L'épaisse semelle de la sandale qui remplace le chausson de satin interdit à la danseuse de faire des pointes, mais elle s'élève néanmoins sur la demi-pointe. Les pas qu'elle exécute sont classiques, mais la jambe fléchie, les coudes pliés leur donnent un caractère extrême-oriental discret. Elle exécute quelques jetés, mais elle saute à peine et méprise l'élévation. On doit louer de même l'entrée des marionnettes au premier tableau où Mlles Roselly, Lorcía et Rousseau font merveille, cette dernière notamment, et la variation de M. Gustave Ricaux.

Au second tableau, deux rapides variations de caractères différents permettent à Mlles Damazio et Rousseau de briller également. Les bouffons sont excellents et les guerriers manient avec virtuosité leurs grands sabres de bois doré. Les ensembles du premier tableau sont particulièrement bien réglés et fort bien exécutés. Mais il faudrait tout louer et je n'aurais plus de place pour vous conter quelques histoires.



Photo G.-L. Manuel
Mlle HUGUETTI

vers dix heures du soir, on s'aperçut de l'absence d'un danseur. Affolement ! coups de téléphone ! clameurs de M. Staats ! course éperdue de M. Tisserand, le dévoué régisseur de la danse ! Angoisse ! Désespoir ! On dut partir sans le danseur qui était égaré du côté de Montluçon. M. Léo Staats dansa deux rôles et tout se passa le mieux du monde. Mais je ne voudrais pas être dans la peau du vagabond.

Mlle Morenti a repris les rôles de Mlle Damazio qui a dû interrompre son service pour subir une douloureuse opération. Nous formons des vœux pour le prompt rétablissement de cette charmante danseuse.

Cydalise, le spirituel ballet de G.-A. de Caillavet et de M. R. de Flers, et dont la partition est due à M. Gabriel Pierné, a été repris avec un très beau succès, le vendredi 11 avril. L'interprétation est la même qu'au jour de la création. Les principaux rôles sont toujours tenus par Mlle Zambelli et M. Aveline et par Mlle de Craponne. M. Ryaux a repris le rôle de M. Marionno qui a quitté l'Opéra il y a quelques mois, et M. Thomas, le rôle de M. Bell qui est actuellement à Cannes où il achève de se rétablir.

André RIGAUD.

PROVINCES

Besançon.

Les Ballets russes viennent de donner au Théâtre une représentation qui avait attiré un public nombreux.

C'était la seconde fois que les artistes de la troupe de M. de Basil venaient à Besançon, aussi retrouvèrent-ils le succès qu'ils avaient obtenu il y a quelques mois.

Le Ballet des Cygnes, donné par Mlle Gluck et ses camarades a été très applaudi. Mlle Olga Smirnova a dansé une *Danse Tsigane* et avec un sens parfait des nuances une *Elégie* de Cibulka. Mlles Leonidovna et Gloukariowa ont fait valoir leurs belles qualités de ballerines, l'une dans la *Pécheresse* et l'autre dans le *Papillon*.

Le ballet oriental *Islamay*, qui a été incontestablement le plus réussi du spectacle à mis en relief les belles qualités de M. Doublagski.

Cannes.

La saison se poursuit de plus en plus brillante, car les grands événements sportifs prochains s'annoncent comme de très grands succès.

La danse est toujours fêtée et nombreux sont ses fervents adeptes, dans les dancings de la ville comme dans celui des Ambassadeurs. Les grands bals également se succèdent. Notons, tout particulièrement le bal de bienfaisance, organisé par lady Wester Wemyss et qui fut présidé par le maréchal Foch. Ce fut le grand succès de la saison. Il eut bien dans les salons du Cercle Nautique et réunit toutes les personnalités françaises et étrangères de la Côte d'Azur.

Le programme comportait une danse grecque, délicieusement interprétée par quatre charmantes danseuses : Mlle de Dampierre, Mrs Griffiths, Miss Harvey et Mlle Waddington. Puis une mazurka russe "The Elf" par Miss Nancy Ginner.

La gavotte vénitienne groupait des couples dont les beaux costumes et les attitudes s'inspiraient de Tiepolo. Enfin, une valse d'Alphonse Cibulka fut interprétée avec grâce par Miss Rowena Burr.

M. André de Fouquières mit aux enchères ensuite trois programmes, portant la signature du Maréchal. Ce fut, au demeurant, un bal fort réussi et dont la très belle recette soulagera bon nombre de fortunes.

Au Casino, on applaudit dernièrement un ballet de M. Fichet, intitulé *Un Rêve* et qui obtint un joli succès. Il était excellemment mis en scène par M. Leo Devauy.

A noter aussi un ballet de *Thaïs*, très bien réglé par Mme Sberna.

Dijon.

La Mégère apprivoisée vient d'être créée sur la scène du Grand Théâtre et le public prit le plus grand plaisir à ces quatre actes de comédie bouffonne.

Le ballet, composé d'une gracieuse Padouana, d'une entraînant Gaillarde, d'une fantasque Forluana et d'un Rigodon endiablé fut conduit avec adresse et légèreté par Mmes Gavot, Belloni et Isnard.

Ces artistes ont de la légèreté, de l'élévation et un style qui méritent tous les éloges.

Montluçon.

Au Théâtre Municipal de notre ville, les élèves de l'École Supérieure de jeunes filles ont donné il y a quelque temps une grande fête de bienfaisance qui remporta le plus franc et le plus mérité des succès. L'ensemble du programme était attrayant. Nous tenons à signaler en particulier le menuet exécuté par les élèves du sympathique professeur de notre ville, Mme Donveau, qui fut bissé, tant son exécution était parfaite et sa grâce exquise. Nous en donnons ici une photographie. Cela fut tout à l'honneur des exécutants et de leur professeur et les louanges, reconnaissons-le, ne pouvaient pas mieux s'adresser.

Eym.

Nice.

La période carnavalesque finie dans une apothéose de fusées, de cris, de soleil et de parfums, la danse n'en continue pas moins à triompher dans la capitale de la Riviera.

Délaissant les dancings où l'on sait que l'animation la plus folle règne, nous parlerons aujourd'hui des différents galas dansants et de la création de *Amour d'Esclave*, le ballet de M. Van Camberg sur la musique de MM. G. Cunray, Moskowsky et Grech, au palais de la jetée. L'intrigue en est mince et l'amour de la belle esclave pour son sultan est un simple prétexte à gracieuses figures chorégraphiques où excellent Mlles Résa, première danseuse qui allie la noblesse à la grâce ; Ida Busson, qui porte avec aisance le travesti et M. Van Camberg, lui-même, souple, puissant et merveilleux mime.

Le succès remporté par ce ballet a été grand et mérité, pour qui sait toute l'activité et les dons de M. Van Camberg, maître de ballet averti.

En cours des nombreux galas qui se succédèrent, notons la grande manifestation de charité organisée au bénéfice des œuvres de l'Enfance au Casino Municipal et qui nous permit d'applaudir une fois de plus Mlles Mimar et Ratteri, les étoiles du corps de ballet de l'Opéra de Nice. Cette dernière en particulier, qui est toute grâce et tout harmonie, fut tout à fait brillante et une ovation la remercia largement de sa bienveillante participation à cette belle fête d'art et de charité qui se clotura par un bal paré et travesti des plus réussis.

D'autre part, le cycle des merveilleuses réalisations artistiques que nous offrit en l'Hôtel Ruhl, le maître Paul Tissier, se clôtura par une fête splendide « La Fête des Lanternes. » Le hall de l'hôtel était méconnaissable sous sa parure de dais multicolores, de lanternes aux fines ciselures, de tentures brodées ; avec son pont et sa grotte dont l'entrée embrasée évoquait la gueule des dragons de la légende. Dans ce décor, toutes les geishas, tous les samourais prirent part à maintes réjouissances, dont nous retenons les danses comiques de Mme Sei-Hara et M. Takala, l'exhibition de chorégraphie chinoise de Mme Sedswa et de sa compagnie, la danse du sabre de M. Matsuyama et la séduisante danse du Printemps qu'exécutèrent Mlle Peri et le corps de ballet japonais.

Vers la fin de la soirée, les diaphanes danseuses de Loie Fuller évoquèrent de vieilles légendes, mauvais



Le Menuet des élèves de Mlle DONVEAU

rève que les gongs chassèrent pour faire place à la procession des Lanternes, serpentins fantasmagoriques.

Quand la dernière lanterne eut disparu, le bal sino-japonais commença et connut, lui aussi, le plus vif succès.

Notons encore rapidement le gala donné au « Perroquet » dans le si noble but de venir en aide aux aveugles, et où nous applaudîmes la danseuse Maria y Montès et le fantaisiste Duarte et le gala du Negresco sur Versailles. Il y eut là des prodiges d'originalité et de somptuosité tant dans la conception que dans la réalisation de cette fête dansante, dont l'organisation fut impeccable.

Nous parlerons dans notre prochain numéro des ballets de l'Opéra dont le renouvellement du mandat des directeurs donne lieu à tant de polémiques et du Casino Municipal.

Strasbourg.

Mme Geneviève Petit a donné dernièrement au Théâtre de l'Union, une soirée de danses qui fut, en tous points, réussie. Ce fut un plaisir très délicat que cette aimable danseuse nous procura par son art secondé par ceux de MM. Georges Petit, Paul Krauss, Pierre Jacquemin, Grégoire et Werner.



Mme Geneviève PETIT

Le programme de Mme Petit] était en effet d'un art très éclectique et très raffiné ; on en jugea, surtout dans le provocant *Fandango* qu'elle exécuta sur la sensuelle musique de Granados ; dans les *Danses chinoises*, où sa grâce mignarde était exquise de puérilité ; dans *Eglé*, de Florent Schmitt ; dans *le Moment musical* de Schubert, où, en petit enfant, elle nous charma par sa souplesse et son style mutin.

La plus originale et la plus recherchée des imaginations avait créé les costumes.

On voit par ce trop bref aperçu qu'il convient de couvrir de louanges et, sans réserves, cette soirée qui fut unanimement applaudie. — Si joliment conçue et si bien présentée, elle ne pouvait que réussir. Mme Geneviève Petit a fait beaucoup pour l'art chorégraphique, ce soir-là.

*
**

Le bal annuel des artistes a été donné également avec un plein succès dans la salle des fêtes, brillamment décorée par l'excellent peintre alsacien, M. Kamm.

Il y avait de nombreux travestis. On dansa jusqu'au matin dans le plus entraînant enthousiasme. *Bob.*

ÉTRANGER

Angleterre.

LONDRES. — Avec le concours d'une maison d'éditions et de ses meilleurs compositeurs parmi lesquels se détachent Parelli, Pedrollo, Wolf-Ferrari, la « Corporation Fasciste du Théâtre » commence une série de représentations au Covent Garden de Londres.

Une importante partie chorégraphique est naturellement comprise dans cette « saison italienne ». La célèbre danseuse Ileana Léonidoff dirige la compagnie de ballet. Le directeur d'orchestre est le maestro Attilio Parelli, jeune compositeur notoire.

Un important mouvement de curiosité s'attache à cet « événement ». Espérons qu'il donnera raison à ceux qui lui assurent dès aujourd'hui le plus grand succès.

La belle danseuse espagnole, Laura de Santelmo, venant de Paris, vient de danser avec succès dans la salle de bal du Piccadilly Hôtel.

Cette artiste, dont les dons ont été analysés longue-

ment dans cette revue, lorsqu'elle dansait à Paris, apporte un charme nouveau à la danse espagnole. Sa beauté étrange, sa souplesse féline, sa virtuosité fébrile font d'elle une apparition qui se grave en vous et qu'on ne peut qu'applaudir.

*
**

L'opérette *Stop Flirting* vient d'être reprise au Strand Théâtre et cela permit aux fameux danseurs américains Fred et Adèle Astairs de remporter à nouveau l'enthousiaste accueil du public, tout comme au Théâtre Stasfusbury où cet ouvrage avait déjà été représenté et où ces artistes avaient prodigués leur verve et leurs qualités chorégraphiques.

*
**

Mme Lydia Sopokova et M. Idziokovsky ont joué au Coliseum en compagnie de Mlles Margot Astafievo, Pandora Phillips et Lydia Glebova. Le programme des ballets comprenait *la Princesse enchantée*, une valse

de Chopin et le *Soldat et la Grisette*, série de danses tirées de Madame Angot.

Un chaleureux succès remercia ces artistes de leurs généreux qui font s'acheminer petit à petit leur art vers où il devrait être depuis longtemps.

Rhénanie.

WIESBADEN. — On vient de donner la première représentation de trois œuvres de Mozart, dont un charmant ballet « *Les Petits Riens* ». Ce petit ballet en un acte était représenté le 11 juin 1778 à la suite d'une œuvre de Piccini, *Finte Gemele*, sans qu'il fut fait mention le moins du monde de Mozart, qui n'avait sans doute pas signé l'œuvre sous son nom.

Le ballet se compose de 14 pièces de danse.

En ce qui concerne le scénario, il a du être reconstitué, les indications primitives ayant été égarées.

Cela n'empêcha en rien « *Les Petits Riens* » d'être charmant, par les suites de danse joliment conçues et exécutées, dues à Mme Lindau-Godard.

M. Rother dirigea l'orchestre très finement.

Tchécoslovaquie.

SIOUBLIANA. — A l'Opéra, eut lieu une soirée de danses classiques et modernes très intéressante et hautement artistique. Elle fut donnée par la jeune danseuse slovène, Mlle Ruth Vavpotic, membre soliste du corps de ballet de l'Opéra National, qui exécuta diverses danses sur la musique de Chopin, Tchaïkowsky, Grieg, Skerjane, Schumann, Mendelssohn, etc.

Cette belle artiste affirma son succès et sa popularité dans ses danses où elle développa la technique raffinée de son corps juvénile, mince et svelte, aussi bien qu'une interprétation rythmique sans reproche.

Ses exécutions les plus applaudies en cette soirée furent les deux fragments, *Grotesque* et *Motif Indien*, d'une suite de la musique de scène pour *Le Bourgeois gentilhomme* de Maria Skerjane.

Elle s'y montra exquise de sensibilité et de grâce, de lignes impeccables, bien soutenues par une technique à laquelle on ne pourrait faire qu'un reproche : celui de ne rien laisser à l'inspiration du moment.

Italie.

TURIN. — On nous écrit le brillant succès qui vient d'accompagner la soirée chorégraphique donnée par Clotilde et Alexandre Sakharoff, en l'hôtel du célèbre collectionneur d'art, Riccardo Gualino.

Les Sakharoff ont dansé cette fois-ci dans un cadre que l'on peut qualifier d'unique. Leur art finement stylisé, noble, sobre, sincère, ayant comme décor les chefs-d'œuvre de Giotto, Pitien, Botticelli, Donatello a paru plus abstrait et plus imprégné encore par l'émotion de la beauté spirituelle.

Ils remportèrent un succès vraiment triomphal auprès des représentants notoires de l'art italien, peintres, sculpteurs, musiciens, historiens, etc., etc., qui assistaient à ce splendide spectacle.

Etats-Unis.

NEW-YORK. — Miss Evan Burrows, la danseuse bien connue et surnommée la danseuse aux pieds d'acier,

triomphe en ce moment dans une danse arabe où elle est d'ailleurs véritablement tout à fait remarquable.

Notre photographie la représente dans cette danse où ses qualités diverses et en particulier d'admirable mime trouvent leur naturelle expression. Souple, gracieuse, elle danse à ravir et renouvelle sans cesse sa piquante originalité, ce qui laisse à dire que ses succès sont bien mérités.

NEW-YORK. — Michel Fokine et Vera Fokina qu'on n'avait pas vus à New-York depuis plus de trois ans, ont présenté enfin leur nouvelle troupe américaine de ballet au public du Métropolitain.

Le programme comportait l'ouverture du *Songe d'une Nuit d'été*, qui était donnée pour la première fois à New-York ; l'andante et l'allegro du *Concerto pour violon* de Mendelssohn et un ballet tragédie de Fokine, intitulé *Medusa* avec la musique de la *Symphonie Pathétique* de Tchaïkowsky, également donnée pour la première fois.

L'accueil fait à ce programme prometteur n'a pas été des plus chaleureux.

Autriche.

VIENNE. — Les théâtres de Vienne ont actuellement presque tous des pièces d'auteur français à leur répertoire, mais bien peu de ballets, voire même étrangers, égalent malheureusement nos scènes lyriques.

Et nous ne pouvons aujourd'hui parler, en ce qui concerne la danse que du Gala du Printemps donné au Concerthaus par M. Paul Poiret, le couturier parisien.

On sait que cette fête a été fort critiquée par une certaine partie de la presse viennoise tant au point de vue des droits d'entrée élevés : 300.000 couronnes soit 120 francs — qu'au point de vue fête propre — organisation déficiente, décoration de la salle misérable, sans-gêne de M. Poiret porteur d'une cravate lavallière, cadeaux ridicules, etc., etc., etc.

On doit à la vérité de dire qu'il n'en est absolument rien et que cette fête fut réussie en tous points. L'animation fut grande ; la joie régna et les danses furent, comme

il sied, à l'honneur durant toute la réunion. Tout le monde y parut prendre plaisir, hormis les couturiers viennois, nombreux, qui souffraient assez de cette concurrence directe, comme on s'en doute.

M. Poiret ne jeta donc pas de la poudre aux yeux, ou si cela fut, c'était une poudre d'or, fine, jolie, parisienne bref, si parisienne que cela lui valut les attaques de ses collègues viennois.

Ainsi expliqué, cela devient n'est-ce pas, le plus bel éloge de cette fête du Printemps où l'on dansa à cœur joie !

Principauté de Monaco.

MONTE-CARLO. — Si la chorégraphie au Casino ne nous donne rien de bien sensationnel depuis le cycle français de M. de Diaghileïre, il nous apparaît de temps à autre une attraction qui mérite l'attention.

C'est le cas des danseurs espagnols Maria y Montès qui, après leur grand succès à l'Olympia de Paris, sont venus exhiber au Café de Paris. Ils y ont remporté un très franc succès. Il reste à dire toute leur grâce, leur souplesse et la passion et l'élan de leur style. Mais cela exigerait bien des lignes. Contentons-nous donc de les féliciter sans réserves de leur numéro où, en sus de leur beauté, ils ont réussi à mettre tant d'art et de charme.



Miss Evan BURROWS

Le Travail d'un Danseur

JEAN BORLIN A L'EXERCICE



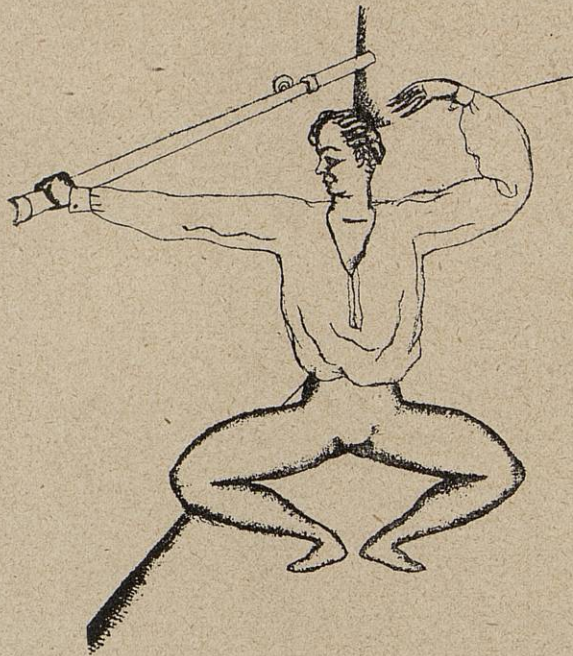
Une immense salle vide, sous les toits, tout en haut du Théâtre des Champs-Élysées. Courant au long des murs de ciment gris, la "barre". Au fond, une vaste glace partant du sol. Quelques chaises. Un piano.

Dans ce cadre dépouillé, un jeune homme blond, vêtu d'un maillot amaranthe et d'une blouse de soie blanche au col échancré, s'élanche, bondit, virevolte, pirouette, se reçoit sur la pointe, décrit une arabesque large, enchaînant dans l'espace, suivant un rythme net, une succession de courbes harmonieuses.

Au piano, une dame en noir joue une valse posthume de Chopin.

Soudain, l'élan du danseur se brise ; il hésite. La pianiste s'arrête d'elle-même. Il esquisse, en gestes tâtonnants, des mouvements qu'il reprend ; on le sent tendu par un effort de réflexion. Il cherche. Bientôt les ébauches de pas se précisent, l'idée a pris forme. Un regard à la pianiste, qui recommence le passage interrompu.

Jean Borlin, revenu, la veille, d'Amérique, et qui doit repartir le surlendemain pour Stock-



holm où il est appelé à régler et danser des ballets de son répertoire, Jean Borlin, qui ne s'est jamais trouvé en meilleure forme, exécute ses exercices d'entraînement.

Il n'est point que les virtuoses du piano qui soient astreints quotidiennement à travailler leur « mécanisme » durant plusieurs heures. Les danseurs, pour se conserver en condition, doivent, de même, se soumettre à un labeur d'assouplissement, et non moins rigoureux.

Un ordre constant préside à ce travail individuel. D'abord, des sur place, à la barre, qui sont comme les gammes de la chorégraphie et qui





délient les articulations, détendent les muscles pour les saltations qui suivront. C'est la partie la plus insipide de la séance, mais discipline indispensable, classique. »

Car l'art de Jean Borlin, si moderne, évolué, si personnel, sa technique toute originalement constructive trouvent leur appui dans une science parfaite de la danse classique.

Le célèbre protagoniste des Ballets Suédois de Rolf de Maré, s'il innove et crée, sait combien est précieux le mécanisme qu'une longue tradition et l'expérience établirent.

Les positions et les mouvements fondamentaux de l'enseignement officiel demeurent à la base de toute légèreté, de toute souplesse et de toute harmonie chorégraphiques. Le génie n'en peut dispenser un artiste.

Maintenant, Jean Borlin, devant la grande glace qui contrôle ses attitudes, effectue, dans leur progression, les jetés, les entrechats, les battus de l'école.

Mais, et c'est par là précisément que cet artiste accède à cette grâce qui caractérise sa manière, il y apporte une note personnelle qui les transforme plastiquement en leur communiquant un liant, une enveloppe qui font défaut au pur classicisme.

Celui-ci, en effet, a consacré une certaine tenue de la tête, des bras et des mains qui, sans atteindre absolument à la raideur, n'en est pas moins assez arbitraire, en tout cas plutôt anguleuse.

Jean Borlin, dans sa danse, entend que bras et mains participent à la courbe du mouvement

exécuté, et ne se figent pas en des positions convenues et "passe-partout", si l'on peut dire, qui, souvent, contrarient et brisent la ligne.

Ainsi il réalise, en ses bondissements, de flexibles courbes continues, qui, dans une aérienne légèreté, se fondent en d'autres courbes toujours accordées, composant une harmonie linéaire ininterrompue.

Un bref repos.

La pianiste attaque un morceau indiqué.

Le travail devient de composition. Le danseur met au point les variations de sa prochaine création.

Ces gestes calculés, ces élans précis, ces enveloppements rapides, qui me paraissent si bien conçus, ne le satisfont pas. Volontaire, il les recommence, puis les recommence encore, cherchant inlassablement le détail qui leur donnera ce je ne sais quoi d'accompli, de saisissant, des choses définitives.

Et, peu à peu, dans l'immensité vide de la salle d'études, se développe et se fixe la succession des pas qui, sous l'étincellement des lumières, devant la magie colorée des décors, soutenue par les sonorités polyphoniques de l'orchestre, nous sera, fantaisie ailée, un plaisir des yeux et de l'esprit.

Fortuné PAILLOT.

(Dessins de Ray. Bret-Koch)



LE CHAMPIONNAT DES DANSES MODERNES



M. et Mme CATALAN



M. et Mme CATALAN

lation, ne pouvait manquer d'intérêt. Aussi y avait-il foule au Palace pour assister à l'épreuve finale et entendre proclamer le nom des champions. Beaucoup de professionnels, certes, mais aussi des amateurs de spectacles chorégraphiques de toutes natures. Pour ces derniers une question importait : la danse moderne n'allait-elle pas se trouver déplacée dans le cadre d'une grande scène dont elle n'a pas l'habitude ? Était-elle capable de provoquer comme son aînée, la danse classique, une véritable impression d'art ?

Disons tout de suite que loin de procurer une déception les danses modernes ont fait à la scène le plus bel effet. Sans doute la présentation des personnages a souffert d'une ignorance absolue du protocole de la scène. Certains professeurs, se croyant au dancing, faisaient des

L'initiative prise le mois dernier par notre confrère *La Liberté*, d'organiser un championnat de danses modernes, a donné de merveilleux résultats. Immense succès. Pouvait-il en être autrement, tandis que la danse continue d'être le plus apprécié des plaisirs ? Et puis, la curiosité publique n'avait-elle pas été piquée au vif à l'annonce d'une telle compétition ? Savoir qui allait l'emporter de tous les danseurs que compte la génération actuelle, était un problème qui, en notre siècle d'ému-

appels et des signes d'intelligence à des amis qui les reconnaissaient dans la salle. C'est une liberté qui choque tout en nuisant à la dignité de la scène. Mais dès que les couples étaient emportés par le rythme, l'illusion théâtrale devenait complète.

Ajoutons ensuite qu'un monde nous sépare des danses modernes, telles qu'elles furent importées d'Amérique. Il ne leur reste que le nom qu'elles portaient à l'origine. Leur forme a totalement changé. De désordonnées et bruyantes, elles sont devenues méthodiques et silencieuses. L'harmonie est leur loi suprême. C'est la grâce française qui a fait ce miracle.

**

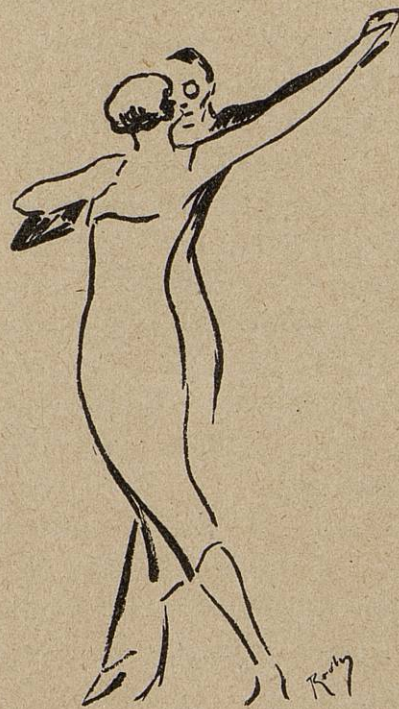
Trois heures. Les spectateurs s'impatientent. Les pro-

nostics vont leur train. L'orchestre attaque la marche d'ouverture et le rideau se lève. On acclame le jury qui est au complet : M. Pierre Meyer, président, assisté de : Mmes Lefort, présidente de l'Académie des Maîtres de Danse de Paris, Davelli, Delmarès, les Dolly Sisters, Peggy Where, Pearl White Schwartz, de Sestre, Duval, Toutou ; MM. Escudero, Vincent Scotto Poigt, Bergé, Duval, Drodet, Delaincourt, Rocco Dubois. M. Pierre Sandrini règle la marche du spectacle et M. Jean Schwartz, de l'Opéra, fait office de speaker. Les champions de l'année dernière font leur entrée salués par des applaudissements. Ce sont M. Catalan pour les professionnels, César Leone pour les mixtes et Ara pour les amateurs. L'orchestre Billy éclate. La compétition commence.

Les trois champions mettent successivement leur titre en jeu contre les deux couples de chaque catégorie correspondante, en exé-



M. et Mme CATALAN



M. ARA et Mlle Georgette de BEAUMONT



M. ARA et Mlle de BEAUMONT

naire, sixième Prix ; Burgener et Violette Deschamps, septième Prix ; Teddy et Marthe, huitième Prix ; Maxio et Bleuette, neuvième Prix.

Amateurs : Ara et Georgette de Beaumont, champions du Monde ; Jean de Luz et Lysiane, premier Grand Prix d'Honneur et Champion de France ; J. R. Clerlé et Lucienne Thomas, premier Prix ; Vaisberg et Ginette Raymond, deuxième Prix ; Polo et Babs Lorraine, troisième Prix ; Roméo et Juliette, quatrième prix ; Ch. Darsonval et Reine Buchereau, cinquième Prix ; Jean et Chouquette sixième Prix ; Quinsett et Jeanne Maker, septième Prix.

Mixtes : César Léone et Renée Ternant, Champions du Monde ; Kléber et André, premier Grand Prix ; Vincent



M. Vincent MARANZANO et Mlle Renée MAGNOL

cutant, avec chacun de ces couples, le répertoire complet des danses modernes.

Aux fox-trots, shimmes et blues succèdent les tangos, bostons, scottichs et sambas. La série des danses se poursuit, interminable. Beaucoup de couples, principalement les champions, donnent des signes évidents de fatigue et le public s'énervé à son tour. Il est plus de six heures quand le rideau tombe.

Voici les résultats qui ont été proclamés après délibération du jury :

Professionnels : M. Catalan et Mme Catalan, Champions du monde ; Jo Caprille et Janot Stein, premier Grand Prix d'Honneur ; Jack et Darzyl, premier Prix ; Walls et Yvette Carlier, Jamms et Vivianne, deuxième Prix ; André Perriot et Simmy, troisième Prix ; Bellini et Didy Barjal, quatrième Prix ; Oberlin et Eugénie Zaiger, cinquième Prix ; Henda et Partene-

Maranzano et Renée Magnol, deuxième Prix ; Lucien et Suzanne, troisième Prix ; Regstrom et Irène Barine, quatrième Prix ; Ricson et Loulou, cinquième Prix ; J. Bouhoure et Bleuette, sixième Prix ; D. Carliez et Françoise Schmidt, septième Prix ; Jacques Devert et partenaire, huitième prix.

Un couple se détache nettement de l'ensemble des lauréats : c'est M. et Mme Catalan. M. Catalan est un danseur incomparable. Il est de la classe des Harry Pilcer, Escudero, Duque, Fontana. Sa technique des plus savantes n'a d'égale que sa souplesse et son aisance. Le couple qu'il forme avec Mme Catalan est en outre des plus gracieux.

Nous nous garderons d'émettre un avis à l'égard de César Léone qu'on nous a dit n'être pas en possession de ses moyens habituels. Nous préférons attendre, pour ne pas le désobliger, une circonstance plus favorable.

Quant à Ara et Georgette de Beaumont, champions de la catégorie amateurs, ils ont fait preuve de qualités remarquables de style et de technique. Ils sont dignes de figurer dans une série de professionnels.

Enfin citons comme ne manquant pas d'allure ni de caractère : Jo Caprille et sa danseuse Janot Stein, Jean de Luz et Lysiane, Klébert et André, Vincent Maranzano, et Renée Magnol, Jack et Darzyl. Signalons en terminant l'exhibition gracieuse faite après le championnat par M. Mithari qui s'est vu décerner un prix « hors concours ».

R. MARCEROU.



M. Jean de LUZ et Mlle LYSIANE



M. César LÉONE et Mlle Renée TERNANT



Un Championnat d'endurance au Fox-trott, à Constantinople

N'est-ce pas Voltaire qui a dit : « La danse peut se compter parmi les arts, parce qu'elle est asservie à des règles » ? Si cela est indubitable, il est également certain qu'elle est, du même fait, par surcroît, un sport et qu'à ce titre, elle se doit de figurer à la VIII^e Olympiade. Mais quelle différence entre la danse artistique et la danse sportive et quelle faute de s'obstiner à donner à toutes deux le même nom !

En attendant cette réforme qui s'impose, qualifions donc encore de championnat de danse le concours d'endurance au fox-trott qu'a organisé dernièrement à Constantinople M. C. Papadimitratos, représentant de l'Académie des Maîtres de Danse de Paris, à l'instar des concours-records organisés en Europe et en Amérique. Et constatons qu'il marquera une date mémorable dans les annales sportives de la Turquie.

Ce championnat se disputa dans la grande salle des fêtes de l'Union Française, qui avait été spécialement aménagée pour la circonstance.

Le règlement ne stipulait que l'obligation de danser correctement et loyalement pendant toute la durée de l'épreuve. L'élégance, le rythme et la technique de la danse étaient aussi, et très heureusement, pris en considération pour l'attribution du championnat. Il convient encore de signaler que les couples devaient danser sans aucun arrêt et sans changer leur composition, alors qu'aux précédents concours similaires, de courts arrêts étaient tolérés, comme d'ailleurs le changement de cavalière.

Aussitôt après la constitution du jury, composé de journalistes et de médecins notoires, les concurrents défilèrent. Il y avait exactement vingt-six couples. A 2 heures 45, ils commencèrent à tourbillonner aux sons d'un excellent Jazz Band.

Dès 4 heures 30, un premier couple abandonnait la compétition. Vers 6 heures 30, sous l'effet de la fatigue croissante, les abandons se multipliaient. Des demoiselles s'évanouissaient. Un musicien se trouvait mal. Le championnat se transformait en un match entre les danseurs et l'orchestre. Qui des deux allait être knock-outé le premier ? Les paris s'engageaient subrepticement aussi bien dans le jury que dans le public.

Le jazz prenait l'offensive vers minuit. C'était la bataille décisive qui s'engageait. Les danseurs, l'œil terne, tournaient comme des automates. Ça de l'art ? Non, du sport, et encore !..

La supériorité de l'orchestre était bientôt telle que le jury tenait séance et se demandait s'il ne convenait pas de suspendre l'épreuve qui se poursuivait depuis plus de sept heures, en terme sportif, s'il n'était pas utile de « jeter l'éponge ». Cette tentative était rejetée comme le furent plus tard celles que l'on fit dans le même sens, à la fois par les assistants et les danseurs. Ceux-ci se moquaient en effet pas mal de la beauté de leur art. Ils voulaient établir un record.

A deux heures du matin, les danseurs donnaient comme d'ailleurs les musiciens des signes de fatigue toujours plus visibles. Leur souffle se faisait rauque, leurs mouvements plus pénibles. Il n'y avait plus que quatre couples.

A six heures du matin, ils n'étaient plus que trois. Le jazz faiblissait de plus en plus. A 9 heures du matin, le jury et le public étaient knock-outés. M. Albert Philosof et sa partenaire reprenaient courage vers 11 heures et multipliaient des virevoltes, déconcertants d'allant et de fraîcheur.

Finalement, à midi 25, sur la décision formelle du jury, revenu à lui, on mettait fin à l'épreuve. Deux couples étaient déclarés seconds ex-æquo, la palme allant à M. Philosof et à Mlle Marguerite Papezian, tant pour leur endurance que pour leur effort d'élégance. Ils avaient dansé vingt-et-une heures trois quarts. C'est un bien gros chiffre, surtout si l'on considère les conditions qui régissaient le concours.

Cette manifestation obtint à Constantinople un plein succès, entendons-nous bien, succès en tant qu'événement sportif de tout premier ordre.

Car nous croyons que ces championnats en général n'ajoutent aucun fleuron au diadème de Terpsichore et que jamais un pareil champion du monde, si extraordinaire que sera sa performance, ne pourra se permettre de dire comme a dit Vestris le père : « Il n'y a que trois grands hommes en Europe : le roi de Prusse, Voltaire et moi. »

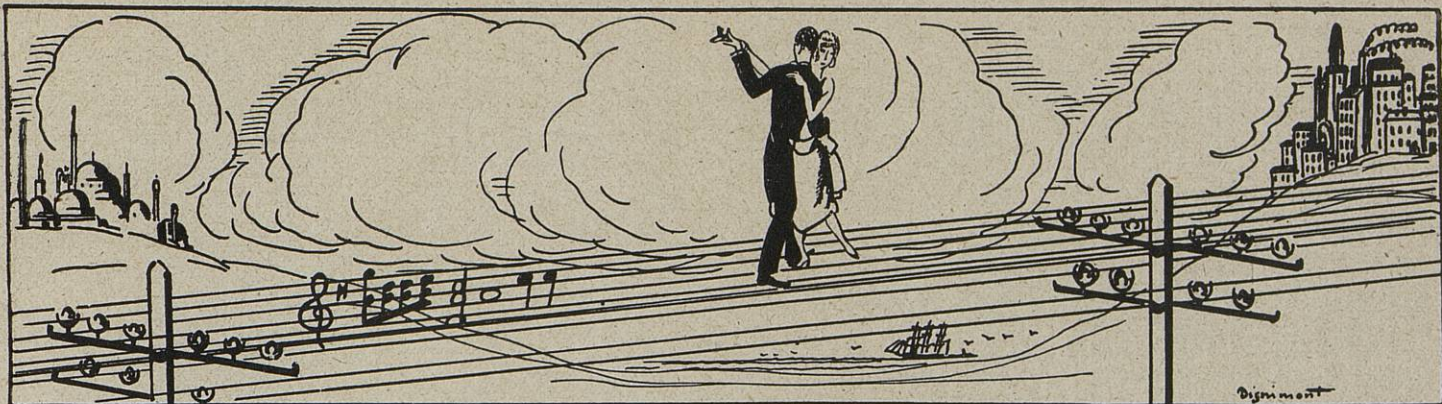
Et pourtant Vestris ne connaissait que la danse art...



M. PHILOSOF et Mlle Marguerite PAPEZIAN



Les membres du Jury



ÉCHOS ET INFORMATIONS

MARIA DEL VILLAR « la danseuse espagnole ». — MADELEINE-CINÉMA donne actuellement un film sensationnel : *La Danseuse Espagnole*. Une intrigue des plus romanesques à la manière d'Ennery, un cadre grandiose qui essaie, mais en vain, de nous transporter au pays des processions religieuses auxquelles succèdent dans les rues sans la moindre transition des théories carnavalesques, une danseuse gitane aux sentiments chevaleresques qu'une lutte au couteau ne prend pas plus au dépourvu qu'un voisinage royal, font de ce film le plus vivant et le plus passionné des spectacles.

Mais dans tout ça où est la danseuse espagnole ? Ce ne sont certes pas les accessoires dont se pare Pola Negri : cheveux noirs, accroche-cœur, peigne d'écaille, mantille et éventail qui justifient le titre du film ; c'est encore moins les danses espagnoles qu'elle exécute et qu'elle a appris à Los Angeles. Un seul personnage cependant étranger au film et qui ne fait que passer sur la scène, entre deux tableaux, donne par répercussion, au film une étrange couleur locale : c'est Maria del Villar.

Tout le monde à Paris connaît aujourd'hui Maria del Villar. D'aucuns l'admirent avec enthousiasme, d'autres la discutent, mais tous sont d'accord sur ce point : c'est la seule danseuse capable de ressusciter l'Espagne et cela par l'originalité de son physique, la nervosité en même temps que la souplesse de ses mouvements, l'authenticité de ses danses. On appelle en Espagne un bon danseur celui qui est capable de danser sans sortir d'un mouchoir posé à terre. C'est le cas de Maria del Villar qui évolue à *Madeleine-Cinéma* sur une petite estrade dressée entre l'orchestre et l'écran. L'exiguïté de l'espace qui lui a été réservé, ainsi du reste que l'époque qu'elle a pour mission d'évoquer, lui ont fait choisir comme danse *el flamenco*. Vêtue tour à tour d'une robe 1880 puis 1830, Maria del Villar exprime la même profondeur, l'angoisse, le plaisir et la douleur. Elle force tellement l'émotion qu'on en oublie d'observer sa technique. C'est qu'elle met toute son âme dans ses danses. Une danse bohémienne qui sert de prologue



Mlle Maria DEL VILLAR

au film, prouve que « la danseuse espagnole » sait être également enjouée, mutine et cajoleuse.

LE BAL JULIAN. — Ce bal, le vétéran de tous les bals d'artistes, a eu lieu cette année à la Salle Wagram. Les années précédentes il s'était tenu successivement à la Grande Roue, au Moulin de la Galette et à Bullier. Comme précédemment, il s'est signalé par la plus folle extravagance dans les costumes. C'est du reste une vieille tradition du Bal Julian que les déguisements loués n'y sont pas admis. Les invités doivent faire preuve

dans leur accoutrement de la plus amusante ingéniosité. Un contrôle rigoureux veille à l'entrée. Est-ce à dire que le nu n'y soit pas en honneur comme dans les bals où rapins et modèles forment la majorité de l'assistance ? Certes non, car les petites dames nues ne faisaient pas défaut. L'annonce d'un concours de déguisements n'avait pu décider certaines filles d'Eve à cacher leurs généreux attraits.

Il en est du Bal Julian comme d'un music-hall spécialisé dans les revues toutes nues, qui annonce sur l'affiche plus de mille costumes.

LE PROCÈS KELLY-GOULD. — On se souvient du procès intenté naguère par M. Gould à la danseuse Edith Kelly, son ex-femme, à qui il voulait interdire de porter son nom. Les affaires de ce ménage sont à ce point compliquées que Mme Edith Kelly tente un autre procès à M. Gould, prétendant que, mariée sans contrat, la moitié des biens de son mari lui revenait.

Mme Kelly est d'origine anglaise, M. Gould est américain ; ils se sont mariés en France.

Quelle juridiction va trancher ce débat ?

L'affaire est venue devant le Tribunal civil de Versailles. M^e Henri Robert qui plaide pour Mme Edith Kelly, a réclamé la liquidation de la communauté et la vente des biens français délimités en quatre lots dont le total est évalué à 21 millions.

L'AMOUR SUR LES TRÉTEAUX. — *L'amour sur les tréteaux ou la fidélité punie*, tel est le titre d'un roman que vient de publier M. Maurice Brillant. C'est

la simple aventure d'un jeune provincial qui a quitté son village pour avoir reçu d'un gentilhomme dont il courtisait la fille, une verte semonce et un coup de pied au derrière. Jacques Papevoine — c'est le nom du héros — après avoir joué sur les tréteaux du sieur Monnet, le fondateur de l'Opéra-Comique, et après avoir suivi à travers la France une compagnie de comédiens, retrouve son idole qui, hélas ! a mal tourné, et il se repent de son inutile constance.

Ce scénario permet à l'auteur de nous conduire à la foire Saint-Germain, de nous faire assister à des représentations de l'opéra-comique, de nous donner même le spectacle d'un ballet de Noverre, les *Têtes chinoises* qui rappelle notre moderne *Liang-Sin*.

Un style d'une finesse exquise et d'une ironie qui fait songer aux plus jolies pages de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* enveloppe la documentation minutieuse sur laquelle repose cette étude. Car c'est peut-être moins un roman qu'une étude fort érudite sur le théâtre et les ballets au XVIII^e siècle. Mais tous les personnages, réels ou fictifs, qui se meuvent dans ce décor historique, sont peints avec une vérité telle qu'on ne sait plus discerner s'ils sont vivants ou imaginés.

L'Amour sur les Tréteaux possède donc ce rare mérite de pouvoir satisfaire à la fois les amateurs de beau style, les gens curieux de psychologie, les historiens, les poètes, les gourmets et les fervents du Théâtre et de la Danse. Il est bien peu d'ouvrages dont on en pourrait dire autant. A. Rigaud.

UNE NOUVELLE DANSE A TOMBOLA. — On se souvient de ce divertissement qui après avoir été en honneur en Angleterre vint en France où il fut vite délaissé et qui consistait à faire arrêter tout à coup les couples au milieu d'une danse sur le plancher transformé en jeu de loto. Le couple qui se trouvait sur le carré portant le numéro gagnant recevait un cadeau. Un jeu analogue a été pratiqué pour la première fois à Londres au cours de l'hiver dernier. Cette fois ce ne sont pas les extrémités inférieures, mais la tête des danseurs qui est l'instrument du hasard.

On fait subitement l'obscurité dans une salle de danse qui reste à peine éclairée par un projecteur promenant ses rayons sur la tête des danseurs. Tout à coup on s'arrête de danser et le couple qu'éclaire le projecteur à ce moment précis est proclamé gagnant. De telles facéties ne sont pas prisées en France où on aime la danse pour elle-même et non pour les jeux qu'elle permet d'imaginer.

LA DANSE DES GILLES. — A l'inverse de ce qui se passe en France, le Carnaval ne fait son apparition en Belgique que le carême terminé. C'est ainsi que pendant les fêtes de Pâques on assiste dans la région du Borinage à des défilés carnavalesques ressuscitant les légendes d'autrefois. Les centres où ces manifestations prennent un aspect particulièrement pittoresque sont Binche et Saint-Vast. A l'aube du jour de Pâques les habitants de ces villages revêtent un déguisement de polichinelle que rehausse un couvre-chef constitué par dix plumes d'autruche mesurant deux mètres de hauteur. Ils portent de magnifiques sabots recouverts de dentelles et autour de leur taille s'agitent plusieurs rangées de grelots.

On les appelle les Gilles. Précédés de cavaliers en costumes du moyen-âge, ils forment un cortège qui s'arrête devant chaque maison pour exécuter une danse qui porte leur nom. Celle-ci consiste en gestes saécadés que soulignent le claquement des sabots et le tintamarre des grelots. Puis le cortège repart pour reprendre sa ronde devant la maison voisine. Et ainsi pendant trois jours.

Les villages du Borinage où se déroulent ces scènes joyeuses perdent provisoirement l'aspect maussade que leur donnent les montagnes de charbon qui les entourent. Quant aux Gilles, ils oublient pendant quelques heures les tristesses de leur existence souterraine...

KARSAVINA. — La célèbre danseuse russe dont les créations dans « Shéhérazade » et « l'Oiseau de Feu », sont encore présentes à toutes les mémoires, fera partie de la troupe d'ouverture du Moulin Rouge. L'ouverture de ce music-hall est attendue comme un événement et il est permis de supposer, d'après les vedettes engagées,

que le nouveau Moulin Rouge ne faillira pas à la réputation de son prédécesseur.

TETCI et POLO. — MM. Teci et Polo sont des « As » du patin à roulettes. Ils s'entraînaient depuis longtemps pour battre le record de la danse sur patins à roulettes, lequel était détenu par le professeur Andrey avec 350 kilomètres en vingt-quatre heures quarante-cinq minutes. Leurs efforts viennent d'être couronnés de succès. Ils ont parcouru en effet en dansant et sans arrêt une distance de 415 kilomètres à une vitesse moyenne de 18 kilomètres à l'heure. S'imaginer-t-on l'effort physique qu'a dû nécessiter une telle performance ?

NAPIERKOWSKA. — Mlle Stacia Napierkowska sera la vedette de la prochaine revue des Ambassadeurs. Il est hors de doute que ses créations chorégraphiques constitueront le principal attrait du programme.

MANSOLFF ET MERCÉDÈS. — Ces danseurs acrobatiques débiteront aux Ambassadeurs dans la Revue d'ouverture dont les répétitions viennent de commencer. Leur engagement est conclu pour toute la saison d'été.

LES FRATELLINI. — Le contrat des Fratellini avec le Cirque Médrano est arrivé à expiration. Ces rois du rire ont signé avec le Cirque d'Hiver pour une période de deux ans.

LOULOU-GRÉGOR. — Ce couple qui a triomphé à l'Olympia vient de contracter dernièrement une série d'engagements pour l'étranger. Il va parcourir la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Grande-Bretagne et la Suède. De là, il rentrera à Genève où il a établi son quartier général au Kursaal-Palace.

PAULETTE DUVAL. — Après 10 semaines de représentations aux *Ziegfeld Follies* de New-York où elle dansait une danse espagnole, cette artiste est partie pour Los Angeles tourner un film. Délaisserait-elle la danse définitivement ?

MITTY & TILLIO. — Ces danseurs, actuellement au Casino de Paris, et qui ont triomphé pendant deux saisons aux États-Unis, viennent de résigner avec M. Ray Gœtz pour la prochaine saison d'hiver. Ils débiteront à New-York en octobre. Entre autres ballets, ils ont l'intention de monter *Le Vaisseau fantôme* et *Le Désert*.

LES LILLIPUTIENS de RATOUCHEFF. — Ces danseurs minuscules avaient signé pour la durée de la revue de l'Hippodrome de Londres. N'ayant pas été présentés au public londonien comme ils le furent à Paris par M. Louis Volterra, ils n'ont pas obtenu le succès qu'ils espéraient. De sorte que leur séjour en Angleterre passera presque inaperçu. Ils se rattraperont certainement aux États-Unis où ils doivent débiter au mois d'octobre dans le même spectacle que Raquel Meller.

JINOS. — Le danseur qui, l'année dernière, a fait courir tout Paris au Zelli's et qui, cet hiver, s'est partagé entre Monte-Carlo et Cannes, vient de signer pour le Piccadilly (Dolly's Cabaret), où il débitera le 21 avril. Pour son retour à Londres, Jinos a pris une partenaire, Mlle Lolette, qui, personnellement, a remporté cet hiver, à Monte-Carlo, un très grand succès.

DOLLY SISTERS. — Les sœurs jumelles viennent de signer un contrat pour Ostende dans des conditions on ne peut plus avantageuses. Cet engagement suivra immédiatement celui du Palace qui expire fin juin.

GASTON & ANDRÉE. — Les danseurs acrobatiques mondains que le public du Rector's Club acclame chaque soir, viennent de signer pour un an avec les Folies-Bergère. Ils auront cependant le droit de danser dans les cabarets après le spectacle, et nous croyons savoir qu'ils ont déjà signé avec un des premiers établissements de nuit de Paris.

LOIE FULLER. — La Compagnie de Loie Fuller vient de signer un contrat d'un mois avec un établissement de Berlin. Ses débuts sont fixés au commencement du mois de décembre.

VOULEZ-VOUS DANSER ?

Voici des Dancings

Bullier, 31 à 39, av. de l'Observatoire.
Coliseum, 66, rue Rochechouart.
Elysée-Montmartre, 72, b. Rochechouart.
Luna Park, Porte-Maillot.
Magic-City, pont de l'Alma.
Moulin Rouge, place Blanche.
Moulin de la Galette, 77, rue Lepic.
Palais Pompéien, 52, rue Saint-Didier.
Tabarin, 36, rue Victor-Massé.
Wagram, 39 bis, avenue Wagram.

Ces établissements sont ouverts tous les soirs sauf *Bullier*, le *Moulin de la Galette* et *Wagram*, les *Mardi*, *Jeudi*, *Samedi* et *Dimanche*.

Orchestres DEJARDIN JAZZ-BAND

Américains, Nègres, pour
 Dancing — Casino — Restaurant
 70, rue de Boudy, Paris. Tél. Nord 83-35

ÉCOLE DE GYMNASTIQUE HARMONIQUE

Irène POPARD

Les *Lundi*, *Mardi*, *Mercredi*
 et *Vendredi*

PARIS (8^e) 22, rue de Naples.

Ecoles de Rythmique

Ecole de Rythmique et d'Education Corporelle, 11, r. Anatole-de-la-Forge, Paris.
Ecole d'Eurythmie, 5 bis, rue Schœlecher, Paris.

Professeurs recommandés PARIS

MM. *Bros*, 60, boulevard de Clichy.
Charles, 36, rue Saint-Sulpice.
Fouilloux, Olymp., Paris, r. Caumartin.
George (Léopold), 19, rue de Tournon.
Clémendot, 167, rue de Rennes.
Joly, 44, rue du Château-d'Eau.
Mareischen, 19, rue Clapeyron.
Maurice, 56, rue François-Miron.
Montel, 25, rue de Lonchamp.
Neerman, 3, r. Théodore-de-Banville.
Joseph Kroczyński, Ecole de Danse « La Varsoivienne », 54, rue du Château-d'Eau.
Piau, 90, rue d'Alésia.
Poigt, 5, rue de l'Abbé-Grégoire.
Raymond, 99, rue Demours.
Riester, 6, rue Ballu.
M. Valentin, 115, av. Parmentier.

Académie Malakoff

Mado SOUCY et Paul SIMON ont l'honneur d'informer leur clientèle que, pour cause d'agrandissement, ils ont transféré leur Académie de danse, 32, rue du Laos Paris (VII^e) (Métro Champ de Mars et Cambronne).

L'ACADÉMIE MALAKOFF s'appellera désormais Académie Malakoff et du Champ de Mars.

Mmes *Bretagne*, 37, rue de la Procession.
Lefort, 2, boulevard Saint-Denis.
Soucy, 32, rue du Laos.
R. Danis, 16, rue Villiers-de-l'Isle-Adam.

Mlle *Raffard*, 29, rue Chevert.

ANGERS

M. *Letournel*, 15, rue des 2-Haies.
 M. *Sar*, 18, rue du Canal.

ANGOULEME

M. *Dutein*, 206, rue de Paris.

BELFORT

M. *Albert Griffol*, 27, Avenue du Lycée.

BESANÇON

Mme *Drox-Jacquín*, Hôtel des Bains.

BORDEAUX

M. *Pelabon*, 32, rue Lafaurie-de-Monbadon
 M. *Jacquet*, 68, rue Fondaudége.

BOURGES

M. *Bellevaux*, 2, cours des Jacobins.

CAEN

M. *Brisedoux*, 39, boulevard des Alliés.

CETTE

M. *Vila*, 9, rue Caransanne.

CHOLET

Mme *Hardy*, 4, rue Léon-Bissot.

GRENOBLE

M. *Bernard Fraticelli*, 17, r. Jean-Jacques-Rousseau.

LE HAVRE

Mme *Langlois-Martin*, 19, rue de Tourneville.

LILLE

Académie H. Desruelles, 4 bis, rue Royale.

LYON

M. *Max Bertin*, 5, rue de Marseille.
 M. *Payan*, 16, cours Gambetta.

MARSEILLE

M. *Ados*, 11, rue de l'Arbre.
 Institut des Danses *Jimmy*, 11, rue du Théâtre-Français.

MONTLUÇON

Mme *Donveau*, place des Toiles.

MONTPELLIER

Mme *Cereau*, 20, rue de Boussairoles.
 Mme *H. Brocardi-Rougier*, 2, r. St-Ravy.

NANTES

M. *Orgobin*, 9, rue Grasset.
 Mme *P. Bureau*, 14, rue de la Foëc.
 Mme *Paillat-Pascaud*, 1, rue Franklin.

REIMS

M. *Bertrand*, 35, rue Burette.

STRASBOURG

M. *Levy*, 37, faubourg de Saverne.

VICHY

M. *Lafougère*, 11, square des Nations.

VILLE-LE-MARCLET (Somme)

M. *Mariette* rue de Flixécourt.

ETRANGER

GRANDE-BRETAGNE

Miss *B. Egerton Welch*, 1, Havelock Road Brighton.

SUISSE

M. *Christin*, 15, rue de la Gare, Montreux.

M. *Basteno*, Prairie, 2, Vevey.

Mme *Rebella d'Andrade*, 2, av. de Riant-Mont, Lausanne.

M. *Bory*, 21, avenue Floreal, Lausanne.

Mlle *Maximoff*, 54, chemin de la Rosecraie Champel, Genève.

M. *Guiody*, 54, rue du Rhône, Genève.

Mme *Maeder*, Fusterie, 12, Genève.

Mme *Privat-Poncy*, 10, route Florissant, Genève.

M. *Gerster*, 35, avenue Evale, Neufchâtel.

M. *Ed. Kull*, Bollwerk, 35 Berne (Suisse.)

ITALIE

M. *Colombo*, Via San Pietro, 5, Trente.

M. le Professeur *Magnanelli Sestillo*, 22, Via Mazzini, Roma.

BELGIQUE

Mme *Paumen Verhulst*, 22, rue Rembrandt, Anvers.

M. *Van den Hende*, 43, rue du Quesnoy, Tournai.

Mme *Quintin*, 13, r. des Carmes, Liège.

HOLLANDE

M. *Martin*, 31, Schagehelstraat, Haarlem.

M. *Polak*, 37, Dykstraat, Helder.

M. *Van Stratum*, O. Kijk in't Jotstraat, Groningen.

M. *Weyne*, 21, Jonkerfransstraat, Rotterdam.

M. *Ligteringe*, Ververstraat, 23, Bois-le-Duc.

M. *Van de Kamps*, Heilegeweg, 38, Amsterdam.

EGYPTE

M. *Moros*, "Moros School of Dancings" Alexandrie.

M. *Jean Nicolaidis*, Ecole de danse, 28, boul. Ramleh, Alexandrie.

M. *K. Juno*, 22, Cheikh Abou Sebba, Le Caire.

TCHÉCOSLOVAQUIE

M. *Cervinka B.*, Prague VII, 341, Letna.

ÉTATS-UNIS

Albertina Rasch Studio, 344, West 72nd Street, New-York (U. S. A.).

PETITES ANNONCES

La ligne, 33 lettres, chiffres ou espaces;
 5 fr. la première, 4 fr. les suivantes.
 Pour nos abonnés, toutes les lignes à 3 fr.
 Les réponses peuvent être reçues aux bureaux de « La Danse » sous un numéro d'ordre.

JEUNE FILLE, Professeur d'E. P. et de danse accompagnerait Professeur dans les Stations thermales ou balnéaires été 1924.
 Écrire 46, rue de la Plaine, Garches (S.-et-O.)

LEÇONS

de danses modernes

et de

danses de caractères

Professeurs :

M. et Mlle *Reinier*, 15, boulevard Gambetta

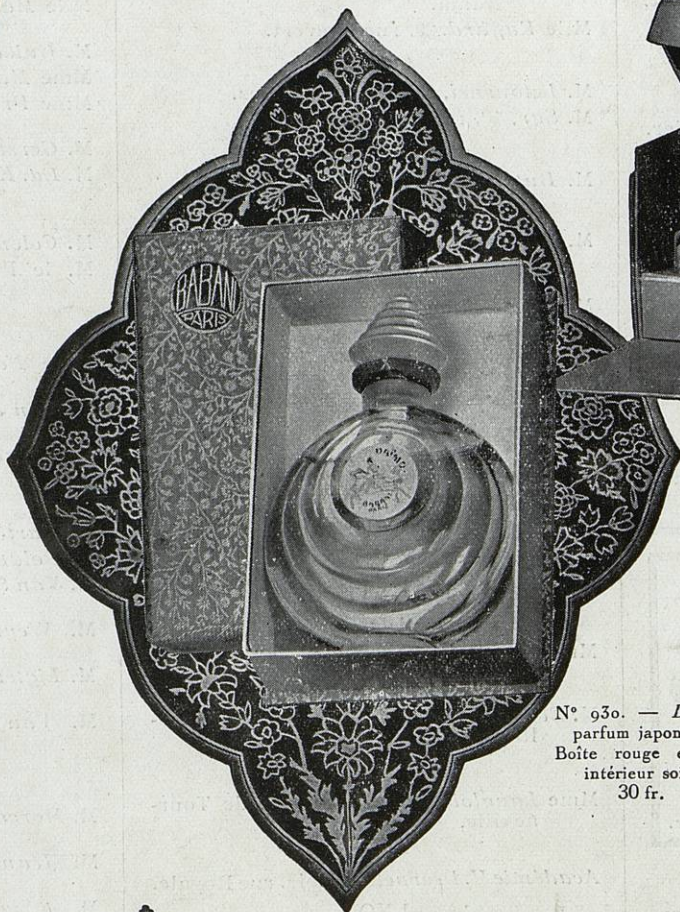
NICE

BABANI

PARFUMS D'ORIENT ET
D'EXTREME ORIENT



Série 30.
N° 230 Saïgon. — N° 130 Ambre
de Delbi. — N° 530 Afghani.
Flacon plat boîte or. 35 fr.



N° 1003. — Ambre de Delbi, Saïgon, Afghani,
Rose Gullistan, Ligéïa, Sbogani, Céillet du Japon,
Yaomak, Aling, Jasmin de Corée, Daimo et
Fleurs d'Annam. Nos 12 parfums ci-dessous
dans un coffret chinois rouge et or. 90 fr.



Série 31
N° 131. — Ambre de
Delbi, parfum hindou.
N° 231. — Saïgon.
N° 531. — Afghani.
Flacon forme boule,
boîte or. 59 fr.

N° 930. — Daimo,
parfum japonais.
Boîte rouge et or,
intérieur soie.
30 fr.



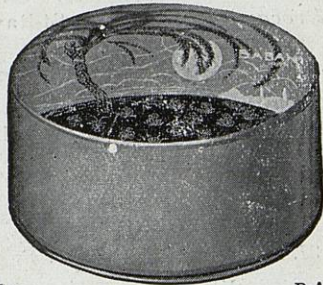
N° 631
Fleurs d'Annam, mille
fleurs d'Orient. Ecrin
argent, intérieur satin
mauve. 59 fr.



DANS votre home et sur vous-mêmes, créez cette personnalité qui caractérise la femme de goût. L' "Ambre de Delbi" est une senteur exquise de fumoir discret et de fourrures chaudes. Le "Yaomak" est d'une fraîcheur sans égale, c'est un véritable secret des Harems... Le "Ligéïa" qui vient de Manille, dans son flacon de laque poudré d'or, est mystérieux comme celle dont il évoque le souvenir... Le "Daimo" est léger et subtil, mais sa ténacité est incomparable... "Fleurs d'Annam" est un mélange savant concentré de mille fleurs d'Annam... On les sent toutes on n'en définit aucune... Le "Ming" est très frais.



N° 1029. — Ligéïa, parfum de Manille.
Flacon d'origine laqué or. Ecrin or, inté-
rieur jade. 65 fr.



N° 80 Boîte de
poudre. Poudre parfumée à l'Ambre de Delbi. Au
choix les six teintes suivantes : ocre, ocre clair,
naturelle, blanche et rachel. 9 fr.



Série 1.509
N° 109 Ligéïa. — N° 63^o Fleurs d'Annam. — N° 93 Daimo.
— N° 189^o Jasmin de Corée. — N° 179 Céillet du Japon. —
N° 330^o Rose Gullistan. — N° 150 Narcisse d'Or. —
N° 107 Ming. — N° 160 Sousouki.
* Flacon chinois, boîte or et argent. 35 fr.

NOS PARFUMS sont en vente dans tous les GRANDS MAGASINS et PARFUMEURS

MAURICE BABANI

Vente en Gros : 65, Rue d'Anjou -- PARIS

Téléphone : Cent. 43-12 — R. C. Seine 165-064

Agent Exclusif pour les Etats-Unis : DE CAMERON, 681, Fifth Avenue, NEW-YORK